



Le temps ne le touche pas. Le regard des passants non plus. J'ai l'habitude de le voir passer quelquefois, de le sentir non loin d'ici. Je reviens à lui, ou il revient à moi naturellement. Il a fait son apparition dans un de mes livres et même, à la réflexion, dans plusieurs. Lorsqu'il apparaît, je ne sais pas comment le dépeindre, rien ne le dessine, ne l'identifie, ne prend sa forme, sa non-forme changeantes. Je distingue mal ses vêtements, je devine à peine son visage, il a des yeux presque blancs ou gris-blanc, sa taille est ordinaire, il marche avec lenteur. Il revêt une apparence pour me signaler sa présence, mais elle ne compte pas pour lui, il s'en sert pour avancer.

Il n'a pas d'argument, je ne l'ai pas entendu parler, il survient puis se volatilise. Pas à cause de sa volonté ou de la mienne. Ça se produit de soi-même lorsque je suis à ma table, que j'écrive ou que je lève mes yeux vers la fenêtre. Il n'est pas un arbre, ni un animal, ni un être surnaturel. Il n'est pas

toujours un homme. Dans mes livres, pourtant, il est bien un homme. En tout cas, il n'est pas une femme. Ses particularités ne sont indiquées nulle part avec précision. Il porte sur lui une pénurie ancestrale, générale, indéfinissable. Une pénurie d'amour, de mort, il la traîne sans faillir en se tenant droit. Il n'a pas de nom. Il pourrait être une inscription manquante, ou effacée, mais qui oblige le passant à s'arrêter.

Une sorte de témoin. Je n'aurais pas pu le connaître dans une autre ville que Paris. Je n'aurais pas écrit sur lui à Buenos Aires, il n'est pas argentin, mais sans doute est-il né d'un écrivain du Río de La Plata comme par exemple Onetti ou Cortázar. Ou alors il s'est échappé d'un livre écrit dans une autre langue, en italien ou en russe, peut-être, et que j'ai lu en traduction française. La traduction dévoile toujours la vérité.

Quoi qu'il en soit, il n'a pas de langue ni de pays officiels. On dirait qu'il est le résultat d'un mouvement inconscient. D'une conjonction particulière de la nature. Si bien que, par son entremise, on s'y aperçoit, non pas nettement, on arrive plutôt à pressentir ce qui a lieu. Il suffit d'avoir le présage qu'il rôde dans les rues d'une ville ou s'attarde au

comptoir dans le café d'un port. Les rues qu'il examine n'ont pas davantage d'appellations. Et pourtant il les connaît. Mais en fonction d'autre chose, on ne saurait dire quoi.

Il est un de ces portraits dans les musées qui ne désignent pas simplement un homme, une femme ou un enfant, même si ceux-ci leur ont servi de modèle. La présence dont je parle est muette et observatrice, pareille à celle de ces êtres fixés sur la toile par la peinture, enfermés dans un cadre pendant des siècles et serrés dans leur habit et leur silence que l'on pourrait comparer à celui de la mort. Une mort à jamais vivante chez eux, une mort contrôlée par la beauté.

Je vois passer dans mes yeux un tableau de Velázquez intitulé *Ésope*. Et je me demande si le personnage n'est pas une femme avec ses cheveux gris décoiffés, un grand livre à la main, la poitrine nue enveloppée dans un manteau brun. Ésope comprend les hommes : la fable, c'est lui en chair et en os. Il est un témoin authentique parce qu'on ignore tout de sa personne excepté qu'il fut un esclave. À Delphes, accusé d'avoir dérobé une coupe en or consacrée au dieu, il fut condamné à être jeté du

haut d'un précipice. On dit qu'après sa mort, le malheur s'abattit sur Delphes et ses habitants. Je n'ai pas lu ses fables mais le souvenir du tableau me suffit pour le connaître et supposer qu'il ressemble à celui qui se montre à moi et dont j'ignore la physionomie précise.

Dans un de mes livres, *La Rive orientale*, il s'appelle Inspecteur. Dans un autre, *La Forme intermédiaire*, je l'ai baptisé Manuel. Il entre en cachette dans les pages et se dessine imperceptiblement. Il revêt une espèce de figure incertaine, son histoire s'est dissipée, il ne lui en reste pas un signe, pas un instant. Il est une non-histoire sans commencement ni fin. Un jour, il a entrouvert ses lèvres et murmuré vers moi Thème comme une prière de mendiant. Or je suis incapable de lui confier une mission, d'inventer son histoire, je suis comme lui privée de la mienne. Je n'ai pas de biographie à raconter, aucun indice, ni indication à suivre, aucune porte disponible autour ou loin de moi.

Décrire le personnage d'un livre, sorti de ma main ou d'une autre, n'est pas chose facile ; il est ailleurs et à proximité, comme celui des tableaux. Il arrive qu'il se glisse dans une vision où les détails ne se discernent pas et où il se transforme et disparaît

rapidement. Mais son essence est invariable. Il est possible qu'il résume à lui seul la vie et la mort tandis qu'il fait escale dans les tableaux, les livres, les paysages.